

L'Étranger et La Peste

par Albert Camus

Introduction et commentaires
par Olivier Boucher et Jean-Pierre Javelle

Nous célébrons cette année le 60^e anniversaire de la mort d'Albert Camus (1913-1960). Intellectuel engagé pour la liberté et la défense des opprimés, journaliste, essayiste, dramaturge et romancier célèbre, ses œuvres les plus connues sont *L'Étranger* (1942), *La Peste* (1947), *La Chute* (1956) et son roman posthume inachevé *Le Premier Homme* (1994). Albert Camus reçoit le prix Nobel de littérature en 1957. Il meurt le 4 janvier 1960 dans un accident de la route.

Les descriptions des éléments naturels et météorologiques ne sont pas très fréquentes dans l'œuvre romanesque de Camus ; elles servent souvent à établir avec beaucoup de justesse des parallèles avec l'état d'esprit des personnages.

L'Étranger

Avec la chaleur, l'ensoleillement est une caractéristique essentielle du climat de l'Algérie où Camus a grandi et qui est restée si chère à son cœur. Le soleil joue un rôle capital dans le meurtre commis par Meursault, scène centrale de *L'Étranger*.

Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une

plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile

tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Pendant le procès, après le réquisitoire du procureur, le président du tribunal demande à Meursault s'il n'a rien à ajouter. Meursault déclare qu'il n'a pas eu l'intention de tuer l'Arabe et que c'est à cause du soleil qu'il a tiré, ce qui déclenche des rires dans la salle. Son incapacité à mentir et à jouer le rôle qu'on attend de lui contribuent largement à sa condamnation à mort.

La Peste

En cette année 2020 marquée par l'épidémie de Covid-19, *La Peste* s'est révélé un roman d'une étonnante actualité. Les événements y sont aussi rythmés par le temps qu'il fait.



Albert Camus en 1957. Source: New York World-Telegram and Sun Photograph Collection.

Les faits se déroulent à Oran.

La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? Le changement des saisons ne s'y lit que dans le ciel. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues ; c'est un printemps qu'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise ; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver.

Les rats meurent. Puis le docteur Rieux est le témoin d'une étrange maladie qui fait ses premiers morts.

Mais, pendant qu'on parlait, le temps se gâtait. Au lendemain de la mort du concierge, de grandes brumes couvrirent le ciel. Des pluies diluviennes et brèves s'abattirent sur la ville ; une chaleur orageuse suivait ces brusques ondées. La mer elle-même avait perdu son bleu profond et, sous le ciel brumeux, elle prenait des éclats d'argent ou de fer, douloureux pour la vue. La chaleur humide de ce printemps faisait souhaiter les ardeurs de l'été. Dans la ville, bâtie en escargot sur son plateau, à peine ouverte vers la mer, une torpeur morne régnait. Au milieu de ses longs murs crépis, parmi les rues aux vitrines poudreuses, dans les tramways d'un jaune sale, on se sentait un peu prisonnier du ciel. Seul, le vieux malade de Rieux triomphait de son asthme pour se réjouir de ce temps.

Les autorités prennent peu à peu la mesure de l'épidémie, la ville est confinée. Une nouvelle normalité s'installe. Le moral des habitants dépend de la météo du jour.

Ainsi, chacun dut accepter de vivre au jour le jour, et seul en face du ciel. Cet abandon général qui pouvait à la longue tremper les caractères commençait pourtant par les rendre futiles. Pour certains de nos concitoyens, par exemple, ils étaient alors soumis à un autre esclavage qui les mettait au service du soleil et de la pluie. Il semblait, à les voir, qu'ils recevaient pour la première fois, et directement, l'impression du temps qu'il faisait. Ils avaient la mine réjouie sur la simple visite d'une lumière dorée, tandis que les jours de pluie mettaient un voile épais sur leurs visages et leurs pensées. Ils échappaient, quelques semaines plus tôt, à cette faiblesse et à cet

asservissement déraisonnable parce qu'ils n'étaient pas seuls en face du monde et que, dans une certaine mesure, l'être qui vivait avec eux se plaçait devant leur univers. À partir de cet instant, au contraire, ils furent apparemment livrés aux caprices du ciel, c'est-à-dire qu'ils souffrirent et espérèrent sans raison.

Malheureusement, l'épidémie poursuit son inexorable progression.

Peu après le prêche, les chaleurs commencèrent. On arrivait à la fin du mois de juin. Au lendemain des pluies tardives qui avaient marqué le dimanche du prêche, l'été éclata d'un seul coup dans le ciel et au-dessus des maisons. Un grand vent brûlant se leva d'abord qui souffla pendant un jour et qui dessécha les murs. Le soleil se fixa. Des flots ininterrompus de chaleur et

de lumière inondèrent la ville à longueur de journée. En dehors des rues à arcades et des appartements, il semblait qu'il n'était pas un point de la ville qui ne fût placé dans la réverbération la plus aveuglante. Le soleil poursuivait nos concitoyens dans tous les coins de rue et, s'ils s'arrêtaient, il les frappait alors. Comme ces premières chaleurs coïncidèrent avec un accroissement en flèche du nombre des victimes, qui se chiffra à près de sept cents par semaine, une sorte d'abattement s'empara de la ville. Parmi les faubourgs, entre les rues plates et les maisons à terrasses, l'animation décrivait et, dans ce quartier où les gens vivaient toujours sur leur seuil, toutes les portes étaient fermées et les persiennes closes, sans qu'on pût savoir si c'était de la peste ou du soleil qu'on entendait ainsi se protéger.

Albert Camus, météorologue

Albert Camus a travaillé comme assistant à l'Institut de météorologie et de physique du globe d'Algérie entre décembre 1937 et septembre 1938 sous la direction de Paul Seltzer (Todd, 1996 ; Darchen, 2001). Cet emploi, qui lui a été proposé par le directeur de l'Institut Jean Coulomb, visait essentiellement à financer les débuts littéraires de Camus. Dans ses *Carnets*, collection de notes, anecdotes, tranches de vie, descriptions sans lien les unes avec les autres, Albert Camus écrit le 22 novembre 1937 : « Il est normal de donner un peu de sa vie pour ne pas la perdre tout entière. Six ou huit heures par jour pour ne pas crever de faim. Et puis tout est profit à qui veut profiter. »

On trouve deux autres passages dans les *Carnets* qui font référence à ce travail de météorologue :

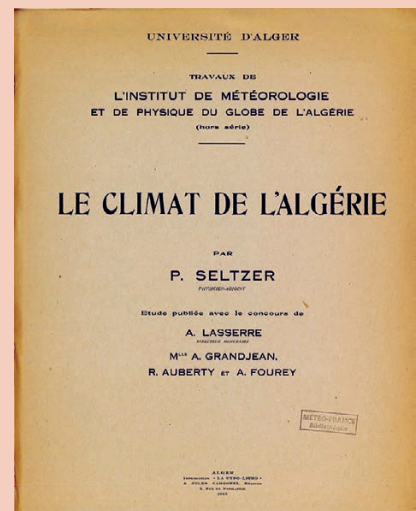
« Méthode de la météorologie. La température varie d'une minute à l'autre. C'est une expérience trop mouvante pour être stabilisée en concepts mathématiques. L'observation représente ici une coupe arbitraire dans la réalité. Et seule la notion de moyenne permet de fournir une image de cette réalité. »

Et plus loin :

« ... Comme dans toutes les sciences de description (statistiques – qui collectionnent les faits –) le grand problème en météorologie est un problème pratique : celui du remplacement des observations absentes. Et les méthodes d'interpolation qui y suppléent ont toujours recours au concept de moyenne et supposent par là la généralisation et la rationalisation d'une expérience dont il s'agit justement de déceler l'aspect rationnel. »

Ces commentaires de Camus font écho à l'avant-propos du livre de Seltzer dont voici un extrait :

... À ces noms, il convient d'ajouter ceux de Mlle R. Pinon et de M. A. Camus, aides-techniques du Centre National de la Recherche



Couverture de l'ouvrage *Le climat de l'Algérie*. Dans ce livre, Paul Seltzer (1946) rend hommage au travail accompli par Albert Camus.

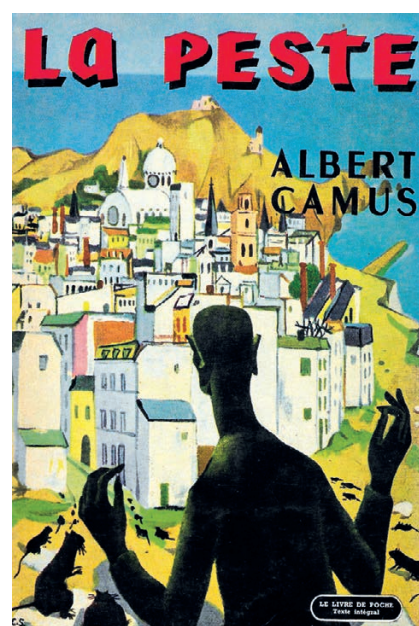
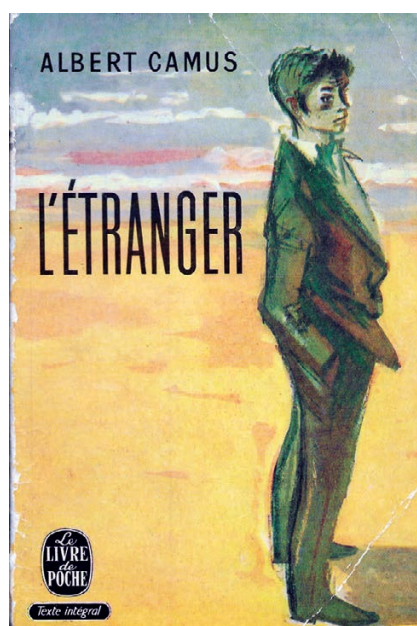
Scientifique, et celui de M. J.-J. Entringer, agent du Service de la Colonisation et de l'Hydraulique. Tous se sont acquittés avec zèle d'une tâche considérable et le plus souvent fastidieuse : calcul des moyennes, leur réduction à une même période, calculs de toute nature, dépouillement des observations de vent, tracé des cartes et graphiques, etc. Nous tenons à signaler à ce propos que pour tout phénomène à variation périodique (p. ex. variation annuelle de la pression atmosphérique, des minima et maxima moyens mensuels de la température...) les valeurs successives ont été pointées sur papier quadrillé, ce qui a permis de dépister certaines erreurs d'observation, de relevé ou de calcul. Dans d'autres cas, on a comparé, dans le même but, les variations de certains éléments météorologiques dans deux ou plusieurs stations voisines (moyennes mensuelles successives de la pression, tranches de pluies mensuelles, etc.). Nous pensons avoir ainsi pris toutes les précautions possibles pour ne publier que des résultats exacts.

Les comportements face à la peste sont multiples : l'engagement, l'indifférence, la fuite. Tarrou, voisin du docteur Rieux, devient l'ami intime de ce dernier. Ils luttent ensemble contre l'épidémie.

À la fin de novembre, cependant, les matins devinrent très froids. Des pluies de déluge lavèrent le pavé à grande eau, nettochèrent le ciel et le laissèrent pur de nuages au-dessus des rues luisantes. Un soleil sans force répandit tous les matins, sur la ville, une lumière étincelante et glacée. Vers le soir, au contraire, l'air devenait tiède à nouveau. Ce fut le moment que choisit Tarrou pour se découvrir un peu auprès du docteur Rieux.

Mais Tarrou tombe malade à son tour. Le temps qui influençait les comportements sert maintenant de métaphore pour la maladie et les souffrances qu'elles provoquent chez Tarrou.

L'orage qui secouait ce corps de soubresauts convulsifs l'illuminait d'éclairs de plus en plus rares et Tarrou dérivait lentement au fond de cette tempête. Rieux n'avait plus devant lui qu'un masque désormais inerte, où le sourire avait disparu. Cette forme humaine qui lui avait été si proche, percée maintenant de coups d'épée, brûlée par un mal surhumain, tordue par tous les vents haineux du ciel, s'immergeait à ses yeux dans les eaux de la peste et il ne pouvait rien contre ce naufrage. Il devait rester sur le rivage, les mains vides et le cœur tordu, sans armes et sans recours, une fois de plus, contre ce désastre. Et à la fin, ce furent bien les larmes de l'impuissance qui empêchèrent Rieux de voir Tarrou se tourner brusquement contre le mur, et expirer dans une plainte creuse, comme si, quelque part en lui, une corde essentielle s'était rompue.



Couvertures des premières éditions de poche de *L'Étranger* et de *La Peste*.

Tarrou meurt, mais, enfin, l'épidémie régresse. La vie reprend son cours.

À midi, le soleil, triomphant des souffles froids qui luttèrent dans l'air depuis le matin, déversait sur la ville les flots ininterrompus d'une lumière immobile. Le jour était en arrêt. Les canons des forts, au sommet des collines, tonnèrent sans interruption dans le ciel fixe. Toute la ville se jeta dehors pour fêter cette minute oppressée où le temps des souffrances prenait fin et où le temps de l'oubli n'avait pas encore commencé.

Albert Camus disait de son roman : « *La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. »

Dans le second volume de ses *Carnets*, il donne une autre clé d'interprétation, plus philosophique : « *L'Étranger* décrit la nudité de l'homme en face de l'absurde. *La Peste*, l'équivalence profonde des points de vue individuels en face du même absurde. C'est un progrès qui se précisera dans d'autres œuvres. Mais, de plus, *La Peste* démontre que l'absurde n'apprend rien. C'est le progrès définitif. »

Mais une approche plus littéraire et poétique de ses romans est aussi possible et, sur ce plan, leur dimension météorologique contribue certainement à les rendre si proches et si émouvants.

Bibliographie

Camus A., 2013. *Carnets I, Mai 1935–février 1942, Cahier II – Septembre 1937–avril 1939*. Folio, Gallimard, Paris, 234 p.

Camus A., 2013. *Carnets II, Janvier 1942–mars 1951, Cahier IV – Janvier 1942–septembre 1945*. Folio, Gallimard, Paris, 384 p.

Darchen J., 2001. Albert Camus (1913-1960), météorologue. *MetMar*, 190, 35-40.

Todd O., 1996. *Albert Camus, Une vie*. Édition revue et corrigée, Gallimard, Paris, 855 p.

Seltzer P., 1946. *Le climat de l'Algérie*. Travaux de l'Institut de météorologie et de physique du globe de l'Algérie, hors série, Université d'Alger, 220 p.